

# Résistance des prisonniers NN de Neuengamme ... et liberté reconquise

À l'occasion de la commémoration du 40e anniversaire de la libération des camps de concentration, l'Amicale des Anciens de Neuengamme se souvient d'une période troublante, la plus atroce de la dernière guerre.

Nous ne voulons plus puiser dans les souvenirs de notre incarcération, mais nos pensées se dirigent vers nos trois camarades exterminés au camp de Neuengamme, à savoir : Jos KASS, Jos NEY et Raymond FAHA. Tous les trois étaient entrés, à la fleur de l'âge, dans la Compagnie des Volontaires à Luxembourg afin de servir leur patrie. Deux autres copains, René SIMON et François REUTER, sont décédés après leur retour au pays, des séquelles de leurs souffrances endurées pendant l'incarcération dans les camps nazis. Il est de notre devoir de nous associer également à la mémoire des autres codétenus de toutes nationalités, victimes de leur amour de la patrie et de la liberté. Plus de 106 000 détenus de 28 pays différents ont passé par le camp de Neuengamme, et on compte plus de 55 000 victimes liquidées par un système barbare et sadique.

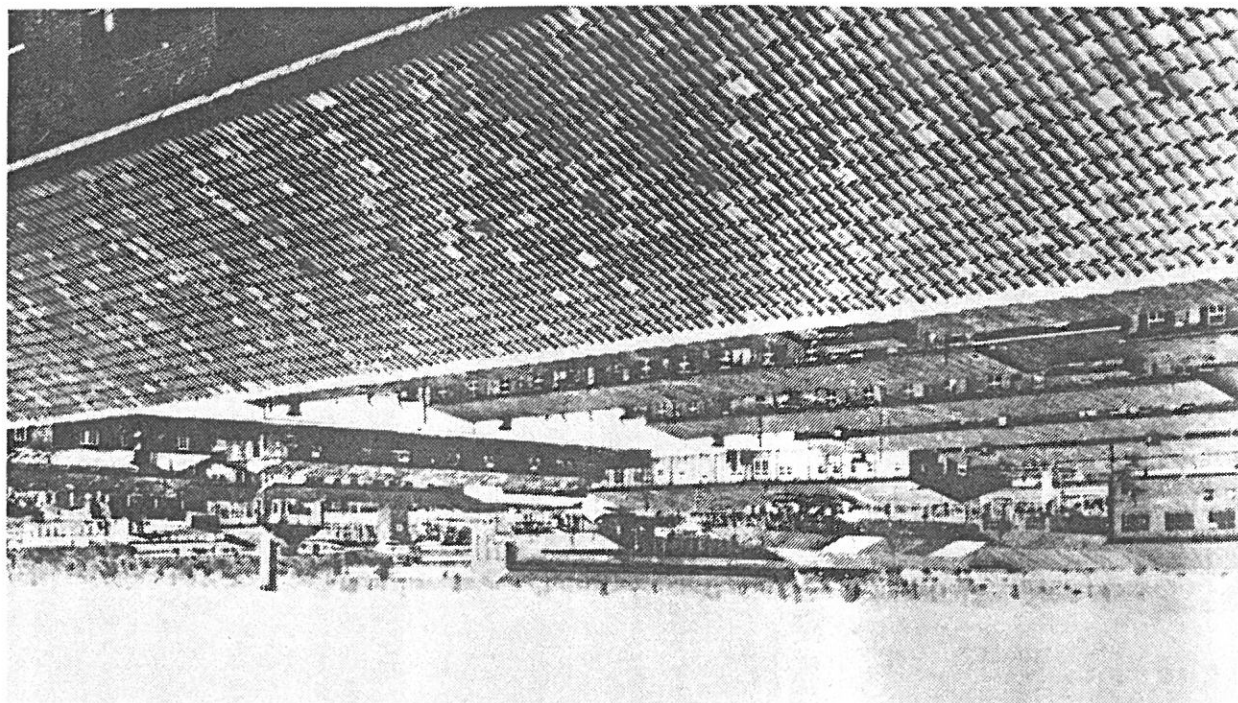
Les douze rescapés luxembourgeois, ayant par miracle survécu à tous ces sévices, ont été forcés fin décembre 1944 à se faire réintégrer dans la police allemande. L'auteur de ces lignes tient à relever que nous avions refusé une première fois au mois de mars 1943 de reprendre l'uniforme. Nouveau refus d'obtempérer au même ordre en 1944 !

Survient, le 6 juin 1944, le débarquement en Normandie de l'armée américaine ! Les douze survivants et d'autres prisonniers NN, dont trois détenus civils luxembourgeois, ont été transférés à Natzweiler, ce camp étant connu comme camp de concentration NN.

Quand, au mois d'août 1944, Natzweiler fut évacué à l'approche des armées alliées, les douze furent remis devant l'alternative de prendre les armes ou d'être fusillés ; et ils se rendirent compte qu'ils n'avaient plus qu'un seul choix pour survivre.

RAPPEL 1-3/1985

217



216

RAPPEL 1-3/1985

Le 22 septembre 1944, alors que notre patrie était déjà libérée, un dernier convoi de détenus fut dirigé sur le camp de Dachau, où nous retrouvâmes pas mal de nos compatriotes.

Juste avant Noël 1944, les douze Luxembourgeois, habillés en civil, furent emmenés sous bonne escorte à destination de Dresden-Hellerau. Dans cette caserne, nous revîmes d'autres camarades internés dans l'entre-temps. Prosper HAMILIUS fut le dernier arrivant. Il était très affaibli et venait de Neuengamme. Après un accueil assez réservé de la part des supérieurs allemands, nous pouvions, après trois années d'incarcération, sortir enfin en hommes libres. Ce jour-là la ville de Dresden fut massivement bombardée par des avions alliés.

Après une courte instruction à Hellerau, notre groupe était destiné à être incorporé au SS-Sonderregiment „Dirlewanger". Ce dernier étant encerclé entretemps par l'armée russe, nous restions casernés à Dresden-Hellerau jusqu'à la mi-février 1945. Affectés à la „Stabskompanie", les Luxembourgeois se dirigèrent sur Nitritz. En y arrivant, le premier détenu luxembourgeois de Neuengamme, Pierre BRAQUET, nous avait déjà faussé compagnie. A Christianstadt, nous avions eu les premiers contacts avec les soldats russes. Julien GASPARD et François REUTER en ont profité pour se faire prisonniers par les Russes. Quelques jours plus tard, deux autres Luxembourgeois, Emile PETERS et Alphonse DELTGEN, ont traversé à la nage la Neisse ; c'était le 17 mars 1945 à Sembten, en Silésie. Le lendemain, la disparition des deux prénommés fut remarquée, et aussitôt on nous retira de la première ligne de combat. Pendant la nuit à venir, les soldats russes, occupant la rive opposée de la Neisse et avisés par nos fuyards, firent une incursion dans nos lignes pour nous libérer.

À partir de ce jour, c'était le commencement d'une déroute totale des régiments allemands, qui étaient bientôt encerclés par les troupes russes. Pendant la nuit, l'armée allemande, secondée par des blindés et des armes lourdes, tenta de faire éclater cet encerclement, mais c'était en vain.

Vers le 20 avril 1945, le groupe luxembourgeois resté ensemble — mais amputé des deux camarades : Joseph MINDEN et Joseph IMBERT tombés — arriva à Guben sur la ligne Oder-Neisse. Dans cette ville abandonnée, occupée d'un côté par les Russes et de l'autre par les Allemands, nous logeâmes dans une villa richement meublée. Dans la cave, nous trouvâmes toutes sortes de vins et de liqueurs de marque française, ainsi que des conserves, objets que nos envahisseurs

d'antan avaient certainement volé en 1940 en France. On ne s'est pas fait prier pour manger et boire à notre guise. Nous profitâmes de l'occasion pour mettre des vêtements civils sous l'uniforme, pour le cas d'une désertion depuis longtemps déjà envisagée.

Le 23 avril 1945, l'ordre fut donné de nous retirer de Guben. Secondés par de forts bombardements, les Russes faisaient semblant d'attaquer, ce qui provoqua la grande déroute des troupes allemandes. Depuis le déclenchement de cette opération et, pour couvrir notre retraite, quatre copains luxembourgeois, HAMILIUS, SIMON, DRESCHER et moi-même, devaient tirer leur charrette, chargée de munitions. Mais bientôt les avions de chasse russes nous avaient repérés, nous mitraillaient et larguaient des bombes. Les bombardements russes étaient d'une telle ampleur qu'on pouvait craindre le pire. S'étaient mêlés à nous, des femmes, des enfants de tout âge, tout le monde en fuite devant les soldats russes. On profita de l'obscurité pour avancer, et on traversa des villages en feu en passant devant des maisons démolies par les bombardements. Pour mieux nous déplacer, nous attelâmes un cheval errant à notre charrette. Comme notre ravitaillement était quasi inexistant, tout le monde était à bout de nerfs et de forces. Pendant la nuit, les troupes encerclées tentaient en vain de se libérer, aidées par des chars d'assaut et la nouvelle arme allemande, les Tiger 42. Lors de ces combats, beaucoup de soldats et de civils furent tués et laissés sur place. Dans un immense bois près de Halle, la stratégie allemande rassembla tous les hommes et tout le matériel de guerre encore disponible, pour faire un ultime assaut contre l'armée russe.

Nous quatre, nous décidâmes d'abandonner cet enfer, laissant sur place notre charrette attelée. Blottis dans une tranchée très éloignée, nous observions la suite des événements. Bientôt la fatigue eut raison de nous et nous nous endormîmes. Bien que réveillés par de fortes détonations, nous restions d'abord cachés dans notre terrier. Après l'accalmie, nous regagnâmes notre charrette. Mais quel spectacle ! Pendant notre absence, l'aviation et les armes lourdes russes avaient tout rasé. Des régiments allemands il ne restait que des soldats tués, entremêlés de personnes civiles, femmes et enfants tués et blessés. À l'aspect de toute cette horreur, et profitant du désordre général, nous disparûmes sur nos quatre pattes, vu que des chasseurs russes nous avaient déjà repérés en nous mitraillant de nouveau. Passant près d'une ferme isolée et occupée par des soldats blessés et soignés, nous

rasâmes notre longue barbe et nous continuâmes notre fuite sans demander notre reste. À la tombée de la nuit, nous nous débarrassâmes de nos armes et nous brûlâmes nos livrets de soldats, en gardant toutefois nos bêtes. Pour nous mettre à l'abri, nous nous installâmes dans une grange non loin du village de Sommerfeld. Logés sur des bottes de paille, nous fûmes surpris par le sommeil. Vers midi, des bombardements lourds approchaient, et déjà des bombes secouaient notre refuge, dont le toit fut arraché. Très vite on regagna le village, où les quelques habitants (femmes et enfants) s'étaient réfugiés dans un abri anti-aérien.

Puis à l'aide de nos bêtes, nous cachâmes nos uniformes et, habillés en civil, nous avions bientôt fini par découvrir qu'il n'y avait pas mal de prisonniers de guerre français dans ce village. Nous fûmes bien accueillis par ces hommes, qui, à l'encontre des propriétaires, n'avaient pas abandonné la ferme.

À la nuit tombante, des soldats russes, tous mineurs d'âge, firent irruption dans le village qu'ils occupèrent sans trouver de résistance apparente. Quand tout était rentré dans l'ordre et que rien ne pouvait troubler le calme, nos bienfaiteurs français se chargèrent de notre ravitaillement. Comme ils venaient de tuer un cochon, la viande ne manquait pas.

Tout à coup on entendit des crépitements de rafales tirées par quelques soldats allemands, retranchés dans le bois. Sur ce, les soldats russes répliquaient et des tirs secouaient le village jusque tard dans la nuit. Pendant ce temps, les Russes fouillèrent les maisons afin d'éliminer toute résistance.

De bon matin, notre groupe, fort maintenant de 43 personnes, y compris deux femmes et un petit enfant, se mit en marche. Portant chacun un brassard bleu, blanc, rouge, et munis de vélos abandonnés la veille par des soldats qui s'étaient rendus aux soldats russes, notre carrosse, chargé de vivres, prit la direction de Potsdam. Sur les parois de notre voiture, on avait fixé en grosses lettres les mots « Vers Paris ». Cette enseignette nous rendit de grands services par la suite, car les soldats russes ne nous incommodaient plus guère. Notre caravane, circulant pendant plus d'une semaine entre les deux fronts, n'avancait que lentement. L'entrée de la ville de Potsdam, où des combats persistaient, nous fut interdite par les soldats russes. Potsdam même brûlait et était un champ de ruines, parsemé de cadavres et de chars abandonnés. L'armistice était proche ...

Enfin nous atteignîmes Beelitz vers la mi-mai. Une femme déjà âgée et sa fille d'une vingtaine d'années, se disant Juives, nous hébergèrent dans leur ferme. Prosper et moi-même, nous nous chargeâmes de la cuisine. Le commandant russe auquel nous fûmes appelés, nous autorisa à abattre des bêtes pour pourvoir à notre ravitaillement. Ce travail incombait au « Marseillais », boucher de métier. Ainsi, pendant notre périple, nous n'avons pas enduré la faim.

Comme le commandant russe nous avait promis de livrer notre groupe aux troupes américaines stationnées à Magdeburg, on s'était présenté chez lui à la Pentecôte, et, en attendant notre rapatriement, nous avions appris par la bouche de soldats anglais, internés jusqu'alors au camp de concentration de Sachsenhausen, que les policiers luxembourgeois, nos camarades arrêtés avec nous, avaient été fusillés le 2 février 1945 dans ce camp. Quel coup dur, surtout pour Prosper HAMILIUS, le seul rescapé de Sachsenhausen ! À cette occasion, rendons hommage à ces héros qui ont été fidèles à leur patrie jusqu'au dernier souffle.

Une huitaine de jours plus tard, notre groupe fut transporté par camion à Magdeburg. Rapatriés par nos amis américains, les quatre luxembourgeois avaient la chance inouïe de pouvoir rentrer au pays le 30 mai 1945.

L'odyssée des quinze anciens membres de la Compagnie des Volontaires Luxembourgeois avait commencé avec la déportation pour Weimar à la date du 4 décembre 1940. Elle s'était pour ainsi dire poursuivie à travers toute l'Europe. Casernés jusqu'au mois d'octobre 1941, respectivement à Cologne et Bottrop, ils furent par la suite transportés en Yougoslavie, pour y combattre les partisans. Arrivés au mois de janvier 1942, ils se retrouvèrent au mois de juin 1942 au camp de Neuengamme et de là, en juin 1944, à Natzweiler et puis à Dachau. Réintégrés de force dans la police allemande en décembre 1944, les rescapés de Neuengamme etc. se virent vers la fin de la guerre au front russe, où ils désertaient l'un après l'autre.

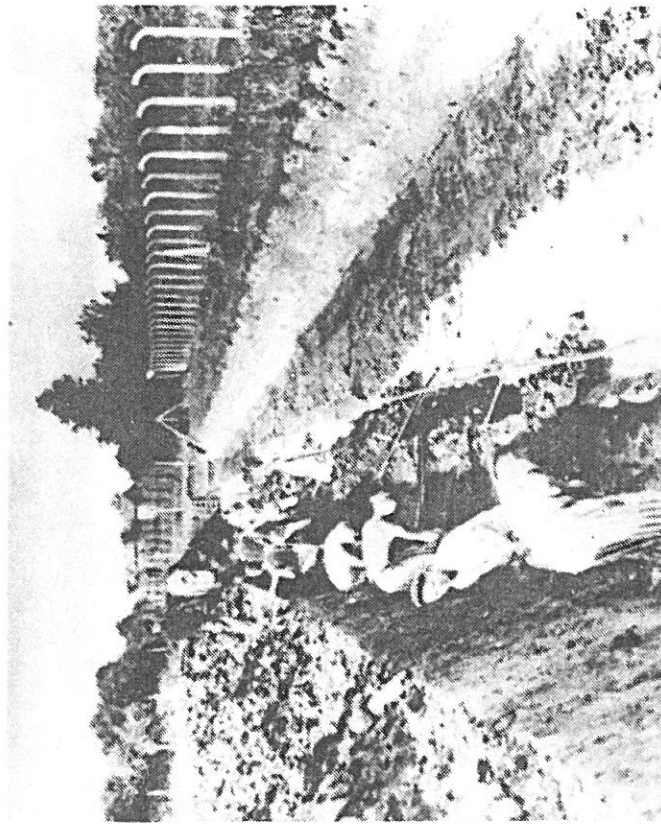
La résistance ouverte de beaucoup d'entre nous, anciens membres de la Compagnie des Volontaires Luxembourgeois, contre notre incorporation dans l'armée hitlérienne nous avait valu des années de souffrances indescriptibles dans différents camps de concentration. Une partie d'entre nous devait y laisser leur vie.

D'un autre côté, la preuve est donnée, qu'étant finalement incorporés dans l'armée allemande en plein combat et à l'avant-front

contre « l'ennemi », nous sûmes rester fidèles à notre devise de ne participer en rien à la « victoire » de l'occupant de notre chère patrie. Bien d'autres auraient pu suivre notre exemple ! Surtout tous ceux qui déclarent avoir été dans l'impossibilité de désertir de l'armée allemande et d'endosser les risques des réfractaires !

Tous les douze prisonniers NN survécurent à la tourmente et rentrèrent dans leur foyer ; il s'agit des camarades suivants : Pierre BRAQUET, Julien GASPARD, Jean KASS, Emile PETERS, François REUTER († 19. 6. 1983), Pierre SCHNEIDER, Eugène SCHOLTES, Marcel SCHWEICH, Jean-Bapt. René SIMON († 4. 9. 1965), Alphonse THEISEN, Jean-Pierre WEYDERT et le rapporteur.

Dominique PAULUS



# RAVENSBRUCK

